

RIDICULE

Patrice Leconte, France, 1996.

Introduction

Par un concours de circonstance, le scénario de **Rémi Waterhouse** tombe dans les mains de **Patrice Leconte** qui s'empare du projet sans en changer une virgule, tant il prise la faconde verbale satirique des protagonistes de la cour française sous Louis XVI.

A l'instar de maintes histoires nous entrons dans ce récit à travers le regard d'un candide. **Charles Berling** interprète le Marquis provincial Ponceludon de Malavoy, qui vient découvrir la cour de Louis XVI, sa faune, et sa flore. C'est donc à travers un regard neuf que nous pénétrons dans cet univers exotique pré-révolutionnaire.

Une jungle féroce avec ses prédateurs, ses règles et son mode de combat : l'esprit, le bel esprit, qui tient de l'usage ludique de la langue française, du sens de la répartie et d'un fond de comportement de carnivore qui cherche à trouver la faille chez son adversaire.

C'est un film qui rappelle **Choderlos de Laclos** et ses fameuses *Liaisons dangereuses* adaptées par **Stephen Frears** en 1989. Mais dans *Ridicule*, le sexe n'est pas l'unique moteur de l'intrigue. L'aristocratie décadente cherche à troubler son ennui. Les gens d'esprits y sont donc favorisés pour tromper la dépression galopante des puissants de ce monde. Un des multiples intérêts de ce film, outre le fait de «dépuceler» la naïveté des candides à tous les niveaux, est de mettre dans la bouche des protagonistes des mots, une syntaxe, des conjugaisons rarement usités de nos jours (je vous renvoie à une scène mémorable du film *Entre les murs* sur le «plus que parfait du subjonctif» notamment) et enfin de démontrer que la violence physique si pratiquée dans les blockbusters américains n'est pas la seule arme pour détruire un individu. Un (bon) mot peut tout aussi bien faire l'affaire (je vous renvoie au Marquis de Patatra, à la phrase de trop de l'abbé de Vilecourt - **Bernard Giraudeau**, au Marquis des Antipodes...). De ce point de vue là, il me semble intéressant de mettre dès à présent un parallèle avec *Inglorious Basterds* de **Quentin Tarantino**, où il met un point d'honneur à annihiler le Nazisme et toute sa clique non pas à l'aide d'une phrase, d'une mitraillette, mais à l'aide du cinéma (de la pellicule comme arme de destruction massive) et de sa rhétorique.

Contexte

Le film est bien charpenté. Il montre à merveille la sphère publique (la cour, les salons, bals...), la sphère privée (les intrigues de chambres, les conseils dans les coulisses, les expérimentations, les maladies...) et leur relations tumultueuses (il y a tueuse dans ce mot, c'est un bon mot !). On y côtoie donc le vain (la cour et ses méandres administratifs) et le réel, notamment la curiosité scientifique du siècle des lumières avec **Voltaire** qui est dans toutes les bouches et **Rousseau** qui sert déjà de modèle éducatif (Mathilde).

Il y a aussi un art consommé d'imbriquer ces éléments disparates de ce siècle pour en faire une peinture saisissante et pertinente. Je ne prendrais qu'un exemple : la manière dont le sourd-muet avec son casque de combinaison amphibie (qui rappelle les recherches de Mathilde - **Judith Godrèche**) surgit pour effrayer le cheval de Madame de Blayac - **Fanny Ardant**. Cela permet à cette dernière de réprimander Paul (qui l'a ridiculisé devant des hommes) en le mettant dans l'établissement de l'Abbé de l'Épée qui lui inculquera le langage sourd muet, encore balbutiant (désolé) à l'époque, et de faire découvrir aux spectateurs une nouvelle dimension de cette époque (on peut y ajouter le colonialisme, la présence du peau rouge à la cours notamment). Par rapport à l'intrigue, cette chute de cheval permet aussi à Madame de Blayac de voir en Mathilde (venue défendre la cause de Paul auprès d'elle) une rivale dans son plan pour s'attirer les grâces (c'est un euphémisme) de Ponceludon. Et qui permettra à l'intrigue de rebondir en mettant en valeur la fourberie consommée de Madame de Blayac. Ainsi elle fera venir le Marquis de Bellegarde (**Jean Rochefort** - fabuleux, ah, là c'est un pléonasme) pour une palpitation imaginaire afin surtout qu'il puisse témoigner auprès de Mathilde des penchants de Ponceludon à son égard...

Mise en scène

Pour faire le film, **Jean Rochefort** a un rôle déterminant et un nez quasi infaillible pour les bons scénarii (*Cible émovante, le mari de la coiffeuse...*), c'est lui qui défend l'idée de **Patrice Leconte** comme metteur en scène après ses expériences réussies avec lui dans *Tandem* et *Le mari de la coiffeuse*. Ce dernier prend le projet en charge et fait un casting impressionnant, **Jean Rochefort**, **Fanny Ardant**, prend un risque génial avec **Bernard Giraudeau** et choisit, à dessein, un acteur peu vu au cinéma pour interpréter le candide : **Charles Berling**.

Décor

Le film profite du patrimoine français en matière de château d'époque pour palier les problèmes de location de Versailles (quasi-impossible), mis à part les jardins. Versailles est donc reconstitué de pièces disséminées dans plusieurs demeures, qui, par la magie du montage, semble plus vrai que nature.

Costumes

Le film à costume est une nouveauté pour **Patrice Leconte**, qui, en temps normal, n'est pas attiré par ce type de récit. Avec son collaborateur **Christian Gast**, ils vont s'inspirer des peintres britanniques **Gainsborough**, **Joshua Reynolds** pour constituer la garde robe des protagonistes.



Certains, comme Madame de Blayac auront même droit à un traitement de faveur. Ainsi, cette dame de cours fortunée et veuve, va passer, à mesure que le film progresse, du noir du veuvage, au rouge de la passion amoureuse, en passant par le grenat... Une manière de souligner la progression de son sentiment amoureux envers Ponceludon à mesure que le film avance.



Ponceludon lui même aura un costume bleu, dans le même style que celui de Bellegarde (**Rochefort**), ce dernier ayant un teint plus violacé pour lui donner un aspect plus «passé», aux couleurs plus défraîchies, comme si Bellegarde était un Ponceludon avec 30 ans de plus.

Les références ne sont pas uniquement picturales. **Christian Gast** se fait l'écho dans une interview d'une référence au livre *Les Souffrances du jeune Werther* de **Goethe**, où le soupirant est décrit comme étant habillé de bleu et Charlotte en jaune. Cette séquence de *Ridicule* s'en fait l'écho.



Le Bal costumé est aussi l'occasion pour l'équipe artistique du film de souligner le caractère prédateur des nobles. Leur masque de cuir est fait à la semblance de bec de rapaces, matérialisant leur instinct de vautour lorsque l'un de leur semblable se distingue par son ridicule.



Montage

Le film s'ouvre sur le Marquis de Patatra qui rend des hommages à son assassin verbale, désormais grabataire, en lui urinant dessus. Cette séquence met en valeur le manque de noblesse d'un tel acte. Ceux que l'on va observer, n'ont de noble ni les intentions, ni le comportement, mais aussi l'arme du crime : le verbe et l'esprit qui le commandent ! Et celui qui en est dépourvu, à l'instar du grabataire, est désormais sans défense, inoffensif comme un manchot dans un combat de boxe. Le début du film avec l'anecdote du «Marquis de Patatra» répond à la fin puisque les mêmes épreuves sont subies cette fois-ci par Ponceludon et c'est le «Marquis de Patatra» lui-même qui le baptise sous le doux sobriquet de «Marquis des antipodes» !

De même, le fameux discours rhétorique de l'abbé de Vilecourt joue sur un type de contraste, celui de l'adulation au mépris, du plein vers le vide. La mise en scène par des plans rapides en champ contrechamp va montrer le talent d'orateur de l'abbé, mettant en valeur son côté provocateur, arrogant mais distrayant, jusqu'à son faux pas. Là, par contraste, la caméra reste fixe et le film en plan d'ensemble pour souligner sa solitude et son échec, alors qu'il est lui-même tout près du but.

Cette mésaventure sera aussi celle de Ponceludon, il va échouer très près de son but, à savoir convaincre le roi d'assécher les marais de la Dombes. Mais à l'inverse de l'abbé de Vilecourt, il ne restera pas seul, Mathilde sera à ses côtés. Par contre, c'est Madame de Blayac qui sera finalement seule, malgré le fait qu'elle est entourée par la foule. Un destin parallèle à celui de son ancien protégé : l'abbé.



CONCLUSION

Cette dernière image de madame de Blayac évoque la fin des *Liaisons dangereuses* de **Frears** où la Marquise de Merteuil se démaquille en pleurant devant son miroir, dans une figure de femme solitaire symbolique. De même que sa première apparition (maquillage et habillage) rappelle le début du film de **Frears**. Grâce à la maestria technique, le perfectionnisme et le sens des relations humaines de Patrice Leconte, le superbe scénario de **Rémi Waterhouse** donne toute sa virtuosité, celle de dialogues époustouffants (tirés pour beaucoup de vrais bons mots d'époque catalogué par **François Gayot de Pitaval** dans son fameux *L'Art d'orner son esprit en s'amusant*) et une intrigue qui doit beaucoup aux *Mémoires de la Comtesse de Boigne*.